

Cette circonstance m'a fourni bien des occasions de raviver mes souvenirs et de recueillir des faits nouveaux.

C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de recevoir chez moi mon ancien et excellent maître de français, M. Alexandre Boniface. Après avoir quitté Yverdon, il avait fondé à Paris une école pestalozzienne dont le mérite a été bien constaté ; mais elle ne pouvait prospérer longtemps parce que son plan d'études était en opposition avec celui de l'université. Je reçus aussi par deux fois à Yverdon la visite de mon ancien maître de géographie et de musique M. Blochmann, de Dresde, devenu conseiller intime du roi de Saxe pour les affaires qui concernent l'instruction publique.

Dès lors, bien des années ont passé ; toute la génération de mes anciens maîtres s'est éteinte ; les élèves mêmes de l'institut, s'ils vivent encore, sont devenus vieux, et leurs pieuses visites à Yverdon ont entièrement cessé. Resté à peu près seul, j'ai recueilli mes souvenirs, et j'ai senti que je n'avais pas un jour à perdre pour les fixer.

CHAPITRE XIX

La religion de Pestalozzi.

La religion de Pestalozzi ne se présente point dès l'abord sous un jour avantageux ; elle ne fut pas son premier mobile, elle n'était pas le motif qui le poussait à l'œuvre qu'il embrassa dès sa première jeunesse. Quand, encore enfant, il admirait la pieuse activité du pasteur son grand-père, il l'appréciait plutôt dans ses résultats temporels que dans ses effets spirituels. Lorsqu'il eut étudié la théologie, il fut dégoûté de la carrière ecclésiastique parce qu'il n'y trouvait qu'une orthodoxie formaliste et sans vie. Puis, pour comble de malheur, sa foi fut profondément ébranlée par la lecture de J.-J. Rousseau. Ainsi, dans les plans philanthropiques qu'il formait à l'époque de son mariage, il voulait travailler pour la terre et non point pour le ciel.

Mais à la naissance de son fils, le sentiment religieux se réveilla en lui avec une extrême vivacité, comme on le voit par les pages brûlantes qu'il écrivait alors dans son journal. Sa foi renouvelée n'avait pas d'abord pour objet Jésus le Sauveur des hommes ; il ne sentit la vérité et la nécessité du dogme chrétien qu'un peu plus tard, en travaillant à l'éducation de son enfant, puis à celle des petits mendiants qu'il avait recueillis dans sa

maison. Lorsque cette première œuvre de charité eut amené sa ruine, il écrivait :

« Le Christ nous apprend, par son exemple et par sa doctrine, à sacrifier tout ce que nous avons et nous-mêmes pour le bien de nos frères ; il nous montre que nous n'avons pas un droit absolu sur ce que nous avons reçu, que c'est simplement un dépôt de Dieu dans nos mains, pour l'administrer simplement au service de la charité. »

Pestalozzi s'est montré chrétien par ses actions, par sa vie entière, par son ardente et universelle charité ; jamais il n'a attaqué aucun des dogmes chrétiens, mais il ne les professait pas d'une manière nette et précise ; il n'aimait pas le dogmatisme : il en redoutait l'influence comme souvent contraire au développement du sentiment religieux. Puis, quoique protestant, il voulait se faire accepter aussi par les catholiques ; et c'est pourquoi, dans ses livres comme dans ses discours, il évitait tout ce qui aurait pu blesser des convictions confessionnelles.

Pestalozzi était certes bien éloigné de ceux qui considèrent la Bible comme un livre purement humain, mais il n'était pas non plus de ceux qui n'y voient autre chose qu'un texte divin. Cette coexistence de l'élément divin et de l'élément humain dans nos saints livres est, croyons-nous, la vérité ; mais comme elle ouvre un champ très vaste aux appréciations, elle effraye les esprits pour lesquels l'unité de la foi est un besoin de premier ordre.

D'après les ouvrages de Pestalozzi, il est permis de croire qu'il réservait exclusivement l'autorité divine aux faits et aux instructions bibliques qui intéressent la sanctification de l'homme, mais aussi qu'il n'avait point fait ce départ entre l'élément humain et l'élément divin de manière à posséder sur chaque point

des idées bien arrêtées ; on trouve en effet dans ses écrits des opinions peu concordantes, et ceux qui ont prétendu qu'il était rationaliste ont pu y rencontrer des phrases qui semblaient leur donner raison.

Pestalozzi, d'ailleurs, devait scandaliser les chrétiens de son temps par le mépris dans lequel il tenait l'étude du catéchisme, et même les instructions verbales en général, comme moyens de développer le sentiment religieux des enfants. Sur ce sujet, ses idées étaient moins nouvelles qu'on ne le croyait ; mais, bien que proclamées dès le temps de la réformation, elles s'étaient évanouies sous l'empire toujours croissant d'un formalisme à qui les mots tenaient lieu de tout.

Voici ce qu'on lit dans l'*Antisyngamma* d'Æcolampade, imprimé en 1526 :

« La parole extérieure n'est pas l'objet de la foi, ce n'est pas elle qui nous apporte le sang de Christ, la nourriture et le vêtement. Elle nous est donnée pour nous exciter à chercher les choses, et *c'est en nous-mêmes* que nous devons les chercher. Les paroles ne nous apprennent autre chose que des paroles, elles ne nous donnent que des mots, des sens. Si nous ne connaissons pas d'avance les choses mêmes, comment connaîtrions-nous les paroles qui y correspondent dignement ? Si tu n'as pas déjà la connaissance auparavant, tu entendrais la parole extérieure pendant des heures, que tu n'apprendrais rien ¹. »

La ruine de l'institut d'Yverdon coïncida avec l'apparition en Suisse du réveil religieux qui, sans les erreurs qui s'y mêlèrent, aurait pu être pour Pestalozzi un grand sujet de joie. Le vieillard l'avait salué avec bonheur, quand il ne le connaissait encore que comme un retour à la vie évangélique. On le voit par les paroles suivantes qu'il prononça dans son discours du 12 janvier 1818 :

¹ Voyez la *Revue chrétienne*, décembre 1872, p. 743.

« L'esprit religieux, qui fait la bénédiction du foyer domestique, existe encore au milieu de nous ; mais il y est sans vie intérieure ; il y est réduit à un esprit raisonneur, qui ne fait que dissenter sur ce qui est saint et sur ce qui est divin... Cependant l'esprit de bénédiction de la vraie doctrine de Christ paraît pousser de nouvelles et profondes racines au milieu de la corruption de notre race et entretenir dans des milliers d'âmes une vie intérieure et pure. En vérité, c'est de là seulement qu'on peut attendre les principes et les forces nécessaires pour combattre les idées, les sentiments, les désirs et les habitudes de notre siècle, que nous devons considérer comme les causes de l'abaissement du peuple. »

Mais bientôt le mouvement religieux qui se manifestait dans le canton de Vaud se trouva en désaccord avec l'œuvre de Pestalozzi.

Les apôtres du réveil prêchaient, il faut le reconnaître, un christianisme plus vivant et plus vrai que celui qu'avait laissé à la grande masse des protestants l'influence des philosophes du XVIII^e siècle, mais en même temps une théologie étroite et comprimante, qui ne laissait presque aucune place au libre arbitre, qui enlevait à l'homme le pouvoir de travailler à sa sanctification, et qui surtout ne voulait reconnaître dans l'enfant le germe d'aucun bon sentiment. On conçoit que cette théologie-là ne pouvait être celle de Pestalozzi. Ainsi donc les hommes du réveil estimèrent qu'il n'était pas un vrai chrétien.

Ce jugement se trouva malheureusement confirmé par le témoignage de Ramsauer, élève de Pestalozzi et l'un de ses meilleurs collaborateurs, qui après avoir quitté l'institut d'Yverdon était devenu un piétiste fervent. Dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, tout en rendant d'ailleurs pleine justice au maître pour lequel il conservait reconnaissance et affection, il se plaint de n'avoir pas reçu de lui la saine doctrine chrétienne, particulièrement celle du péché originel.

Cependant Pestalozzi reconnaissait bien l'existence du mal dans l'âme humaine ; on le voit particulièrement dans la quatre-vingt-sixième de ses fables ¹.

On trouve un jugement à peu près semblable à celui de Ramsauer dans tous les ouvrages publiés par des auteurs qui avaient le même point de vue religieux, tels que Blochmann, M^{lle} Chavannes, et J. Paroz, écrivains éclairés et bienveillants. Il a même paru un écrit allemand intitulé : *Pestalozzi était-il chrétien ?* dans lequel l'auteur se prononce pour la négative.

Mais voici pourtant le témoignage d'un homme du réveil, éminemment qualifié pour bien apprécier Pestalozzi ; nous sommes heureux de pouvoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

C'est une lettre de M. le ministre Jayet écrite sur notre demande et dont nous extrayons ce qui suit ² :

« Le sujet de votre lettre est un de ceux qui ont le plus de droit à mon intérêt. Je dois beaucoup à Pestalozzi ; il a été pour moi comme un père. Mais la réponse n'est pas facile : je ferais plutôt une brochure qu'une lettre, de mes souvenirs. Et ce n'est ni ce que vous demandez, ni ce que j'aurais le temps de faire. Je vais donc jeter au hasard mes souvenirs à mesure qu'ils se présenteront. Je commence toutefois par le point de la religion que vous mentionnez d'une façon particulière.

» Il y avait certainement de la piété chez Pestalozzi. Mais certains points importants du christianisme ne lui étaient pas clairs. Il ne croyait pas à la chute de l'homme, ou ne s'en faisait du moins pas une juste idée. Et par une conséquence assez naturelle, il ignorait le fait de l'expiation et de la rédemption par le sang de Christ. Il comptait pour le relèvement de l'homme sur l'efficacité de sa

¹ *L'intérieur de la colline*. Voir page 134.

² M. Jayet est l'un des premiers élèves entrés à l'institut d'Yverdon, il devint plus tard pasteur et apôtre ardent du réveil religieux ; il a rédigé pendant bien des années, et avec autant de succès que de talent, un journal, la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, destiné à répandre et à populariser les doctrines du réveil.

méthode, ou si l'on veut, d'une méthode éducative perfectionnée ; et il ne connaissait pas d'autre moyen : le grand et principal moyen.

» Je dois ajouter pourtant, d'après mes souvenirs, que Pestalozzi, sans connaître le fond de l'Évangile, en avait imité l'esprit, dans sa manière de nous conduire. *Glaube und Liebe* (foi et amour) était une pensée qui revenait souvent dans ses discours religieux. Et il semblait avoir pris pour modèle la manière dont Dieu en agit avec les hommes pour convertir leur cœur à lui. *Dieu ne tient point le coupable pour innocent* : et pourtant *il pardonne afin qu'on le craigne*. Pestalozzi, sans être d'un rigorisme bien grand, savait très bien nous reprendre. Mais sa discipline était l'amour. Quand il nous grondait, c'était en nous embrassant. C'est par le cœur qu'il allait à la conscience. Sous ce rapport, il préparait, sans le savoir, bien des âmes à la discipline de l'Évangile et aux voies de Dieu pour leur salut. J'ai souvent été frappé du nombre des anciens élèves de Pestalozzi qui, plus tard sont parvenus à la foi, pour laquelle ils semblaient avoir été préparés...

» Pestalozzi visait plus à développer harmoniquement les facultés qu'à les appliquer à l'acquisition de la science positive, à préparer le vase qu'à le remplir. Ce plan si judicieux a souvent été méconnu d'une manière injuste. J'ai entendu plus tard bien des parents blâmer Pestalozzi en disant : « Aussi longtemps que mon fils a été chez Pestalozzi, il n'a rien appris. Mais dès que je l'ai mis ailleurs, il a fait des progrès rapides. » Et j'avais le plus souvent mille peines à leur faire comprendre que ces progrès, ils les devaient à Pestalozzi qui les avait préparés par sa méthode. »

Ces dernières remarques sont importantes ; elles expliquent bien les jugements contradictoires qui ont été portés sur Pestalozzi.

Devons-nous croire qu'après l'époque où M. Jayet était élève de l'institut, Pestalozzi s'appropriait la vérité du dogme chrétien d'une manière plus complète ? Ses discours semblent le prouver.

Voici quelques extraits de celui qu'il prononça le jour de Noël 1811, et qui, retrouvé par M. Seyffarth, a été imprimé à la fin du seizième volume de sa collection :

« Enfants, nous voulons aussi vous faire partager notre joie de ce que Jésus-Christ notre Sauveur est descendu du ciel et s'est fait homme parmi nous... Ecoutez les paroles de l'ange : « Voici, je vous annonce une grande joie, car aujourd'hui nous est né le Sauveur. » Gardez-les bien dans vos cœurs !...

» Ah ! si je pouvais rendre ce jour pour vous un jour saint et plein de bénédictions, non pas seulement un jour de joie, mais un jour de salut, de sanctification ! si votre joie, en fortifiant votre foi en Jésus-Christ, vous élevait à cette vie de vérité, de justice, de foi et d'amour qui est dans l'esprit de Christ et à laquelle Christ appelle tous les hommes !...

» Toute la Bible n'est pas autre chose qu'un recueil des révélations de Dieu, qui appelle les hommes à s'élever au-dessus du vain service du monde, à s'élever au service divin d'une sainte foi en lui. »

Puis, dans celui du 12 janvier 1818, on lit le passage suivant :

« Que personne ne dise que Jésus n'a pas aimé les injustes, ceux qui faisaient le mal ! Il les a aimés d'un amour divin, il est mort pour eux. Ce ne sont pas les justes, ce sont les pécheurs qu'il a appelés à la repentance. Il n'a pas trouvé le pécheur croyant, il l'a rendu croyant par sa propre foi ; il ne l'a pas trouvé humble, il l'a rendu humble par sa propre humilité. »

Plus tard encore, quand l'établissement d'Yverdon était menacé d'une prochaine dissolution, Pestalozzi, avec la conscience délicate qui le caractérisait, se rapprocha de n'avoir point donné à son œuvre un fondement religieux plus solide. C'est alors que, se promenant un jour avec M^{me} Brousson dans le jardin du château, et regardant tristement l'antique édifice, il lui

dit : « Ah ! chère amie, je n'ai pas assis ma maison assez solidement sur le véritable fondement, et voilà pourquoi la ruine la menace. »

Sur son lit de mort, Pestalozzi s'écria : « Je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. » Il sentait bien qu'il n'est pas donné à l'homme de tout comprendre ici-bas. Puis il ajouta : « Je m'en vais à l'éternelle paix, » et il mourut avec la joie et la foi du chrétien.

Il y a maintenant soixante ans que la terre recouvre ses restes mortels. Pendant ce temps les opinions se sont bien modifiées ; l'œuvre de Pestalozzi est toujours mieux appréciée ; on commence à comprendre que bien souvent c'était parce qu'il devançait son siècle qu'il était mal jugé.

Depuis une trentaine d'années surtout, les protestants, même les plus orthodoxes, ont répudié l'étroitesse de vues, la raideur puritaine et la mesquine intolérance qui avaient longtemps régné parmi les partisans du réveil religieux ; ils comprennent maintenant qu'on peut être chrétien évangélique de plusieurs manières différentes. Aussi dans les ouvrages récents sur Pestalozzi, très nombreux en Allemagne, n'avons-nous pas vu émettre un doute sur le caractère chrétien de son œuvre.

Ce caractère se manifesta déjà, nous venons de le voir, dans la conduite de Pestalozzi envers les enfants qu'il voulait amener au bien. Mais il se montre avec évidence, quand on compare sa doctrine éducative avec les enseignements de l'Évangile. Ce que Jésus veut, c'est un développement intérieur en esprit et en vérité, c'est ce qui vient du cœur. Quand il nous demande de rester unis à lui, c'est pour que nous soyons nourris de son amour, de sa foi et de son humilité, comme le sarment se nourrit de la sève du cep auquel il est attaché. Toujours il juge l'acte d'après le sentiment qui l'a produit ; affirmant ainsi une conformité de filiation

entre les mobiles cachés au fond de l'âme humaine et la valeur réelle des manifestations de la vie extérieure.

Voyez d'ailleurs les comparaisons par lesquelles Jésus instruit ses disciples ; c'est ordinairement en leur donnant la vie du végétal comme type de la vie morale et religieuse : Le royaume des cieux est semblable à un arbre sorti d'une petite semence. La parole de Dieu est comme une graine tombée dans une bonne terre ; elle germe et se développe dans un cœur bien disposé. Dieu châtie le pécheur de même que le jardinier émonde un arbre pour qu'il produise plus de fruit. Chaque arbre se connaît par son propre fruit ; on ne cueille pas des figues sur des épines, etc.

Partout, enfin, il nous fait connaître le développement du cœur humain en le comparant au développement organique de la plante. C'est ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'Évangile ; nous allons voir que c'est bien celle de Pestalozzi.